



## Dialogue interdisciplinaire sur l'”interactivité”

Joëlle Le Marec

► **To cite this version:**

Joëlle Le Marec. Dialogue interdisciplinaire sur l'”interactivité”. Communication & langages, Nec Plus, 2001. sic\_00000131

**HAL Id: sic\_00000131**

**[https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00000131](https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000131)**

Submitted on 21 Sep 2002

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Dialogue interdisciplinaire sur l'*interactivité*

Joëlle Le Marec

Une des multiples modalités de l'interdisciplinarité est certainement la tension dynamique entre l'individu et le collectif dans le dialogue : c'est cette tension dont je souhaite rendre compte ici par un regard individuel porté sur un des aspects d'un séminaire collectif.

Cet article s'appuie sur le projet suivant : nous ne sommes jamais assez précis dans la manière dont nous rendons compte de ce qu'est l'interdisciplinarité dans le dialogue au quotidien, et c'est pourtant à ce niveau-là qu'elle s'avère déterminante en tant que processus de construction du questionnement scientifique. Ce processus doit être le préalable à l'organisation des conditions concrètes de mise en œuvre d'un travail nécessitant des interventions de chercheurs issus de disciplines distinctes ou plus justement, dans le cas de la communication, de cultures disciplinaires distinctes.

Le questionnement précis dont il est ici question dans cet article porte sur le statut du terme *interactivité* dans le champ de la communication. C'est dans le cadre du collectif interdisciplinaire qui a été celui du séminaire « Ecrits d'écrans », que cette notion a fait l'objet de la présentation de travaux individuels et d'une réflexion collective<sup>1</sup>.

### Point de vue individuel sur une réflexion collective

Cette notion d'interactivité n'a constitué qu'un des aspects, parmi les plus marginaux, des travaux du groupe, mais elle représentait à titre personnel l'occasion d'un approfondissement important d'une question que j'ai rencontrée depuis le tout début de mon activité de chercheur<sup>2</sup>. Cet approfondissement à partir de la réflexion en collectif sur la notion s'est traduit par deux mouvements contradictoires :

- la remise en cause d'un certain nombre d'implicites, que je n'avais pas eu à questionner dans les précédents contextes où j'avais eu à présenter des travaux mobilisant cette notion<sup>3</sup> ;
- le renforcement d'un parti-pris : celui de réfléchir le plus possible le détail des situations et des contextes de recherche dans ma propre orientation de recherche.

---

<sup>1</sup> Les participants réguliers séminaire 1998 « Ecrits d'écrans » de Lille 3, piloté par Y. Jeanneret étaient A. Béguin, K. Briatte, M. Depres-Lonnet, D. Dubuisson, J. Le Marec, Patricia Pellegrini, Emmanuel Souchier. A ce séminaire ont fait suite deux autres initiatives :

Les membres du programme 1999 « Ecrits de réseaux » étaient à l'ENST : E. Souchier, H. Choplin, A. Gentès, A. Renaudin, et à Lille 3 : Y. Jeanneret, A. Béguin, J. Bertoneche, M. Depres-Lonnet, K. Briatte, J. Le Marec. L'équipe de réponse à l'appel d'offre BPI 2000 « Ecrans et réseaux, vers une transformation des rapports à l'écrit ? » regroupe plusieurs composantes : ENST (coordination E. Souchier), CELSA (coordination Y. Jeanneret), université de Lille 3 (coordination M. Depres-Lonnet), ENS-LSH Lyon (coordination J. Le Marec), Université d'Avignon (coordination J. Davallon).

<sup>2</sup> Le Marec (J.). 1989. *Dialogue ou labyrinthe : la consultation des catalogues informatisés par les usagers*. Paris : éditions du centre G. Pompidou.

<sup>3</sup> Une grande partie de mon activité d'étude s'est déroulée dans des milieux institutionnels, notamment le centre Georges Pompidou, puis à la cité des Sciences et de l'Industrie, dans de la cellule évaluation de la direction des expositions. A la cité des Sciences, la cellule évaluation des expositions a effectué une série d'analyses qualitatives très détaillées des pratiques liées à des bornes interactives de 1989 à 1994, dans le cadre d'une collaboration continue avec le département audiovisuel et informatique des expositions.

Par ailleurs, en dehors de ce que représente à titre personnel la notion d'interactivité, son examen critique dans le cadre du séminaire a été l'occasion de réfléchir très concrètement à l'interdisciplinarité comme exercice d'un dialogue organisé en vue d'une production scientifique.

C'est cette exigence collective, dans laquelle l'interactivité n'est cette fois qu'un prétexte, qui a amené des déplacements significatifs dans nos approches respectives, et qui a construit la construction des possibilités d'un travail interdisciplinaire autrement que comme juxtaposition d'approches « complémentaires » sur les mêmes objets.

Il me semble en effet que la « complémentarité » d'approches si souvent invoquée n'est la plupart du temps que la reprise sans exigence scientifique particulière d'une injonction politique et culturelle adressée à la recherche comme à l'ensemble des institutions. Deux choses différentes peuvent toujours être supposées complémentaires *a minima* : il suffit d'un cadre, d'un objet, d'un terrain commun. Ce n'est qu'une des manières de manifester la volonté de faire lien, cette volonté s'inscrivant dans un régime de valeurs politiques et culturelles modernistes dans lequel le lien est positif par principe, et détermine ainsi des positions liées à des régimes de valeur, dans lesquels s'oppose ce qui est « avec » et ce qui est « sans ».

La complémentarité pré-détermine avant même que la réflexion soit entamée, une représentation positive d'une interdisciplinarité qui court-circuite les conditions de sa construction au plan scientifique, et donc, sa signification scientifique elle-même.

Il est très important de pouvoir inscrire dans l'activité scientifique elle-même la nécessité d'une intercompréhension qui n'est jamais acquise, et même, qui est d'autant plus difficile que le dialogue est, lui, miraculeusement facile et stimulant. L'interdisciplinarité a quelque chose à voir avec une modalité très spécifique, culturellement située dans la sphère savante, de la mise en œuvre d'un rapport d'altérité. C'est pour cela que l'interdisciplinarité « heureuse » des premières séances d'un séminaire commun a quelque chose de l'enchantement touristique pour la merveille des différences constatées et du foisonnement des proximités pressenties en dépit de ces différences.

Mais pour tenir dans la durée sans désillusion, le touriste doit se mettre dans la peau du migrant : après la phase où l'enjeu de la rencontre se suffit à lui-même, de nouveaux rapports se structurent, avec, toujours, nécessairement, une tension problématique entre la rationalisation consensuelle, un peu positiviste, des bienfaits de l'échange et de la confrontation, et les exigences parfois difficiles de ces mêmes échanges et de ces confrontations lorsqu'elles s'incarnent dans des situations précises et qu'elles touchent les dimensions identitaires.

C'est pourquoi il est toujours plus intéressant de chercher l'intercompréhension dans la confrontation des représentations que chacun se fait de l'autre, que dans le consensus sur ce que relie « au-delà » des différences. Les enjeux de l'interdisciplinarité engagent nécessairement chacun sur le rapport à sa propre identité, et notamment, sur le rapport délicat, contradictoire, entre pratique scientifique et construction identitaire.

Dans la mesure où tout point de vue sur une expérience partagée demeure en tension dynamique entre plusieurs lectures, qui continuent de se faire évoluer l'une l'autre et de nourrir le dialogue, le parti-pris d'une écriture finalement individualisée est un consensus lui-même en tension. En arrière-plan, le projet à venir d'un texte cette fois collectif qui conserverait quelque chose du dialogue dans sa structure même. Le consensus n'est finalement jamais là où on l'attend, il est toujours situé à un niveau plus intéressant et plus exigeant que ce qu'en reflètent les exigences éditoriales de l'écriture collective.

Cet article tente de restituer la perception individuelle du processus nécessairement dialogique de la construction interdisciplinaire. Il peut sembler paradoxal de textualiser un état de la réflexion dialogique qu'on espère toujours, à terme, pouvoir dépasser au profit de la construction d'un point de vue collectif homogène. Mais je fais ici l'hypothèse que c'est cette dimension dialogique vécue individuellement qui caractérise la nature même de toute production scientifique interdisciplinaire, quel que soit l'horizon d'une telle production. De ce point de vue, la démarche entreprise lors du séminaire « Ecrits d'écrans » (cf.note 1) recoupe la tension plus générale, dans toutes les disciplines qui fondent leur dynamique sur leur perpétuelle « mise en crise », entre le statut des discours et le statut des textes dans la construction du savoir scientifique. Dans le champ de l'anthropologie, James Clifford a développé la manière dont les chercheurs ont peu à peu choisi d'intégrer dans leur écriture des processus discursifs, pour rendre compte de leur pratique comme négociation constructive impliquant plusieurs sujets conscients, politiquement significatifs : « *les paradigmes de l'expérience et de l'interprétation cèdent devant les paradigmes discursifs du dialogue et de la polyphonie* » (Clifford, 1996, p. 48). Mais dans le cas des anthropologues, les modèles dialogiques qui remontent dans l'écriture sont issus d'entretiens avec des participants à la recherche, « sujets indigènes » avec qui l'auteur construit une vision négociée de la réalité culturelle. Cependant, l'ethnographe assume toujours l'autorité textuelle : ses informateurs, parfois rebaptisés collaborateurs, acquièrent le statut d'énonciateurs, jamais celui d'écrivains. Il serait d'ailleurs au mieux utopique, au pire hypocrite, de prétendre effacer la position d'autorité, en refusant d'assumer la spécificité culturelle et politique que constitue la recherche ethnographique, qui suscite des situations dialogiques au bénéfice d'une construction savante culturellement située. Clifford rappelle que quelle que soit les positions autoriales des énonciateurs sollicités par l'ethnologues, l'autorité éditoriale lui revient de toutes façons.

Dans mon cas, le contexte est différent : il s'agit bien de conserver quelque chose du dialogue qui a permis une élaboration scientifique. Mais ce dialogue n'est pas celui que le chercheur entretient avec ses interlocuteurs et collaborateurs sur le terrain ; c'est celui qui se déroule entre chercheurs dans un séminaire, expérience discursive très rarement détaillée dans le registre de la production scientifique, et même, très rarement prise au sérieux en tant que telle : depuis le temps que les modèles discursifs ont été mis en place dans les communautés scientifiques, le besoin d'y référer n'a jamais été assez puissant pour créer des formes sous lesquelles le discours et le dialogue pourraient être matériellement inscrits dans la production scientifique.

Dans le cas de l'interdisciplinarité ces problèmes deviennent à la fois aigus et passionnants: la quête *a posteriori* de références légitimantes se retourne toujours contre la possibilité de revendiquer les formes par lesquelles les questions de légitimité sont à un moment mises de côté, pour se donner la liberté de traiter de problèmes sous des formes qui reconfigurent à la fois les appartenances individuelles, les engagements collectifs et les formes de production du savoir.

Ce problème a d'ailleurs été directement rencontré dans la rédaction de cet article, justement sur la question de l'interactivité. Dans la séance inaugurale du séminaire, Yves Jeanneret posait en préalable à la réflexion sur les écrits d'écran la nécessité de s'interroger sur le caractère métaphorique, allégorique, et idéologique du vocabulaire en usage lorsqu'il est question de nouvelles technologies, ou TIC. C'est cette séance qui a déterminé la suite du séminaire, avec une série d'interventions proposées chacune en réponse à la précédente. Pour référer aux idées qu'Yves Jeanneret avait exposées, j'en ai recherché la formulation écrite,

dans l'article de Jeanneret et Souchier (1999) *Pour une poétique de « l'écrit d'écran »*, où les auteurs commencent leur texte en rappelant les exigences de description précise de la matérialité des dispositifs techniques et de mise en perspective des processus sociaux d'appropriation, d'interprétation et de réécriture qui organisent la nouvelle économie des signes (écrit, image et son). C'est donc moins pour lui-même qu'en tant qu'il est la trace d'un propos discursif que je cite cet article. C'est la textualisation d'un point de vue individuel sur un processus dialogique qui commande ce genre de précision dans le cadre de cet article.

### **Entre idéologie et savoir social**

Le caractère illusoire d'une série de termes (*navigation, interactivité, cyber-espace*, etc.) utilisés comme instruments de description formelle débouche chez Jeanneret sur la proposition d'abandonner la notion pour se donner véritablement les moyens de poser la question de l'initiative dans l'analyse des objets et pratiques liées à l'informatique. Si l'examen critique de l'*interactivité* a suscité l'adhésion des participants du séminaire, ce qu'il fallait faire du terme ne faisait pas consensus et renvoyait à des différences intéressantes à penser pour tous<sup>4</sup>.

C'est le dialogue portant sur cette question *a priori* non programmée puisque masquée par un consensus initial sur la nécessité du recul critique, qui est détaillé ici : des interrogations telles que : « que faire de ces notions ? N'y a-t'il pas d'autre choix que de les critiquer et d'éviter d'y avoir recours ? » sont devenues un terrain de confrontation constructive qui a inspiré la dynamique du séminaire pendant plusieurs séances.

Reprenons les arguments de Jeanneret et Souchier à partir de leur article. Ils rappellent que les nouvelles technologies de la communication ont été élaborées dans une perspective techniciste et commerciale, qui a fourni tout à la fois des objets et les discours d'accompagnement, dont le vocabulaire a été repris sans précaution particulière par les médias et même les chercheurs, empêchant la formulation de questions qui ne seraient pas pré-construites idéologiquement. Il est donc nécessaire, avant d'entreprendre toute description des dispositifs et des phénomènes, de travailler sur les termes disponibles et de neutraliser les séductions d'une pensée déjà formalisée. Ils critiquent ainsi la notion d'interaction dans la mesure où elle est située au cœur de la rhétorique de l'écrit d'écran : « *un outil peut-il agir à l'égal de l'homme ? La réponse est tout aussi claire : non.... On comprend donc qu'il n'y ait pas, au sens propre du terme, d'interaction entre l'homme et la machine. Aussi convient-il de se demander pourquoi les concepteurs de ces dispositifs techniques parlent d'interactivité et pourquoi ils laissent à penser, comme le suggère ce terme, que la machine est dotée d'aptitude à faire sens et donc d'accéder à la culture* » (p. 97). Dans la mesure où l'*interactivité* charrie un ensemble de métaphores qui nient les conditions de base dans lesquelles se déploient les responsabilités et les activités des auteurs et des lecteurs, il ne semble guère intéressant d'importer le terme dans le champ de la recherche, comme ont tenté de le faire nombre d'auteurs en s'efforçant à chaque fois de requalifier la notion<sup>5</sup>. La séance suivante du séminaire a été consacrée à une explicitation des conditions dans lesquelles « interactivité » pouvait être selon moi utilisé dans des travaux de recherche, puisqu'il y avait là un point de désaccord potentiel.

A ce stade, il est important de bien décrire la dynamique de cette séance qui s'inscrivait elle-même dans la dynamique globale des séances du séminaire se décidant l'une après l'autre,

---

<sup>4</sup> Les sigles et l'évolution des sigles représentant tout à la fois ces objets et les thématiques associées, NTIC, NTC, TIC, sont d'ailleurs à interroger également.

<sup>5</sup> Voir par exemple Barchechath et Pouts-Lajus (1992), Le Marec (1993), Jouët (1993)

dans le tracé nécessairement imprévisible du dialogue véritable. La nature du dialogue interdisciplinaire comme production scientifique organisée s'est éprouvée dans le jeu d'emboîtements successifs des dynamiques dialogiques à différents niveaux du séminaire. Trois plans successifs ont déterminés les conditions de possibilités du dialogue à chacun des niveaux successifs, hors structure institutionnelle :

- le plan de la succession des trois structures de discussion avec trois cadrages différents : le séminaire « Ecrits d'écrans », puis le séminaire du programme de recherche « Ecrits de réseau et circulation des textes et savoirs » puis la préparation de la réponse à l'appel d'offres de la Bibliothèque Publique d'Information « Ecrans et réseaux : vers une mutation des rapports à l'écrit ? ». Le collectif a migré et s'est modifié en transportant des questionnements, et en les déplaçant dans différents cadres de production avec des enjeux nouveaux, non sans difficulté parfois ;
- dans chacun des deux séminaires, le plan de la succession des séances se répondant l'une à l'autre, sans contrainte de programmation préalable ;
- pour chaque séance des séminaires, le plan de la dynamique d'échange interne. C'est l'une de ces séances qui nous occupe dans la section suivante.

### **L'interactivité mise en débat**

Au cours de la deuxième séance, deux événements discursifs se sont noués ensemble. Le premier, décidé à la fin de la séance précédente, était ma propre présentation pour expliciter la manière dont l'interactivité pouvait être convoquée par des chercheurs dans leur travail sur les rapports aux technologies de la communication. Le second a résulté d'un nouveau déplacement du questionnement : peut-on travailler sur la notion d'interactivité non plus seulement pour en questionner l'usage dans les médias et chez les auteurs, mais aussi pour entrer dans l'hétérogénéité de la formation discursive, et pour cela, tenter une mise en perspective historique des usages de la notion?

Un ensemble de travaux sur les pratiques muséales menés de 1989 à 1997 a rendu sensible l'obligation de traiter la notion d'*interactivité*, dans les situations de communications professionnelles générées par les méthodologies d'enquêtes et les liens noués avec l'ensemble des acteurs. La notion y structure en effet tout à la fois des expériences de conception et des expériences de visite intégrant les technologies de l'information et de la communication. Elle y structure également, comme dans le cas de la conception des bornes interactives à la cité des sciences, des représentations croisées, chez les concepteurs et les visiteurs, de la communication médiatisée par les scénarios. De ce point de vue il en est de l'interactivité comme il en a été de la vulgarisation scientifique. On considère désormais la vulgarisation dans le paradigme de la traduction comme une formation idéologique qui a malheureusement, pendant très longtemps, pré-construit les questions des chercheurs travaillant dans le champ des rapports sciences et société. Et pourtant, il est impossible désormais, lorsqu'on analyse les phénomènes liés à la circulation des savoirs dans le champ des rapports sciences et société, d'écarter ce modèle de la vulgarisation dans la mesure où il a structuré les représentations, les modes d'action, les engagements de quantités d'acteurs<sup>6</sup>.

En ce qui concerne l'interactivité, il est difficile d'avoir accès aux discours des professionnels. En effet si la sociologie des usages a pris en charge la représentation du discours des usagers, la nature des discours construits par différentes catégories de professionnels impliqués dans les TIC suscite assez peu d'intérêt en dehors des analyses critiques ou stratégiques. Il est en effet fréquemment court-circuité par des discours d'accompagnement supposés les représenter

---

<sup>6</sup> Baudouin Jurdant s'inscrit dans cette perspective, lorsqu'il s'interroge sur la fonction sociale et épistémologique de la vulgarisation scientifique, tout en la désignant comme formation idéologique.

assez bien, puisqu'ils défendent des intérêts qui semblent être ceux des acteurs de la production, qu'il s'agisse des concepteurs des dispositifs techniques ou des concepteurs de produits multimédia, ou des utilisateurs professionnels de dispositifs multimédia. Les articles qui convoquent la notion d'interactivité sont loin de pouvoir restituer la totalité des prises de parole ou des interventions textualisées dans la littérature grise professionnelle mobilisant la notion.

Les structures éditoriales classiques survalorisent certains types de discours qui couvrent une gamme d'interventions très peu catégorisées, allant du commentaire autorisé du chercheur, jusqu'aux tentatives de conceptualisation des réflexions issues de pratiques professionnelles, en passant par la nébuleuse des discours d'accompagnement de toutes sortes, dont il devient facultatif de préciser les auteurs. Les tentatives de valorisation de l'expérience ou de l'expérimentation professionnelle dans le champ éditorial universitaire prêtent particulièrement le flanc à la critique : la nuée des concepts flous de la communication s'y expose à l'envi. Pourtant, la référence massive aux termes *navigation*, *interactivité*, *dialogue*, etc. ne fait souvent que traduire l'effort de manifester l'intention de parler le langage des publications intellectuelles, celui des fameux discours d'accompagnement, reflétant jusqu'à la caricature les contraintes et les ambiguïtés que font peser les structures éditoriales classiques sur le discours des professionnels.

Mais dans nombre de cas, les termes sont utilisés dans des environnements discursifs spécifiques pour désigner et discriminer des modes de faire spécifiques, des structurations de l'expérience, des conceptualisations du rapport à la pratique et aux observables.

Dans les milieux professionnels puis chez les usagers, le terme est ainsi devenu incontournable depuis vingt ans, sans doute pour les raisons même qui méritent qu'on en dénonce le caractère séducteur, faussement conceptualisant, mais dans des pratiques discursives, ou plutôt dans des rapports entre pratiques, discours et savoirs, qui eux, sont passionnants à analyser.

C'est au nom même d'une attention aux responsabilités et aux pratiques des acteurs défendue et mise en œuvre par Jeanneret et Souchier, que s'impose la prise en compte de la notion d'interactivité constamment invoquée par les acteurs dans ce qu'ils disent qu'ils font et pensent. D'une certaine manière, comme ils le défendent effectivement, on ne peut pas choisir d'étudier les phénomènes liés aux nouvelles technologies sans prendre au sérieux la circulation des formations discursives liées à ces nouvelles technologies, même si ces formations discursives ont été élaborées dans une perspective techniciste et marchande qui contamine quantités de discours. Ce serait faire trop de crédit à la puissance de l'idéologie qui les a suscitées, que de penser qu'elles les font cheminer indépendamment des situations dans lesquelles elles sont actualisées et transformées. Les personnes qui parlent d'*interactivité* activent certes les dimensions idéologiques liées à ces termes, mais l'interactivité est retravaillée constamment par ce qui y est projeté des pratiques de conception et d'usage, elle est aussi un concept opératoire dans le champ des savoirs sociaux sur les technologies dérivées de l'informatique. Par exemple, dans des enquêtes portant sur des objets très différents : usages par les visiteurs de bornes interactives dans des expositions de la cité des Sciences d'une part, usages à domicile de cédéroms produits par la Réunion des Musées Nationaux d'autre part, l'interactivité est mobilisée de manière spécifique aux contextes, avec des définitions contradictoires, même si c'est bien la technologie informatisée qui appelle dans les deux cas l'usage spontané du terme. Dans la situation de visite d'exposition, la borne est jugée plus ou moins interactive selon que le visiteur a l'impression d'exercer une activité plus ou moins authentique lorsqu'il s'engage dans le scénario, c'est à dire une activité qui soit réellement un contenu en soi (un raisonnement, une simulation, etc.).

Ainsi le cédérom, très volontiers à d'autres objets culturels domestique, a pu être jugé moins interactif que la vidéo dans la mesure où il n'est pas réinscriptible. L'interactivité est utilisée

dans les deux cas pour structurer des catégories du jugement sur la base d'une pratique, c'est-à-dire pour construire un savoir.

Le problème est alors de comprendre le lien éventuel entre l'interactivité comme formation métaphorique et allégorique, constamment invoquée dans les discours d'accompagnement idéologique et pour cela même inopérant pour formuler des questions concernant le rapport aux nouvelles technologies et l'interactivité comme catégorie d'un savoir social investi par des pratiques effectives. Une tentative collective, spontanée, de mise en perspective historique des usages du terme s'est avérée nécessaire.

Les chercheurs du groupe ont apporté des éléments pour retracer l'histoire et les usages du terme dans deux champs qu'ils avaient croisé dans leurs propres pratiques : l'informatique et l'éducation.

## **L'interactivité et ses histoires**

Dans le champ informatique, Natali et De Meester (1987) rappellent que le concept fait son apparition en 1964 dans le projet JOSS, à la veille de la création du langage BASIC : il qualifie les possibilités d'interaction entre la machine et son utilisateur, par le biais de procédures qui rappellent la forme conversationnelle. Le milieu de l'éducation informelle quant à lui a également largement fait usage du terme pour des usages sans rapport avec l'informatique, mais qui renvoient à des situations d'apprentissages à partir d'objets manipulés. Intervenant lors d'un colloque sur les interactivités en 1988, Gillian Thomas, conceptrice à l'Inventorium de la cité des Sciences et de l'Industrie, situait les origines de l'interactivité dans les mouvements éducatifs d'avant garde : école Freinet, Steiner, Dewey, précurseurs des mouvements qui ont inspiré ensuite les centres des sciences comme l'Exploratorium de San-Francisco. Son fondateur, Franck Oppenheimer écrit en 1983 : *« voilà ce que j'appelle « interactif » : cette possibilité de se servir de ses cinq sens pour acquérir un ensemble cohérent de connaissances dont l'agencement représente le premier stade d'une réelle compréhension »*. Thomas incarne à sa suite la tradition d'utilisation du terme pour désigner les démarches qui, en pédagogie des sciences, sont fondées sur des activités d'exploration sensori-motrice, de manipulations techniques, d'expérimentation et de jeu de rôle, qui favorisent des interactions entre l'apprenant et les objets qui constituent son environnement dans la situation d'apprentissage. Il est important de souligner le fait que l'informatique n'intervient aucunement dans cette conception. Tout au contraire, ce sont les activités sensori-motrices qui sont mises au premier rang. Un concepteur multimédia de la cité des sciences a d'ailleurs proposé à plusieurs reprises, pour qualifier son activité de conception, le terme *d'interactivité assistée par ordinateur*.

Cependant, dans le cas des centres de sciences comme la cité des Sciences et de l'Industrie, puis plus largement dans la sphère muséale, et même dans le monde scolaire, les termes *interactivité* et *interactifs* se sont très rapidement appliqués spontanément à des logiciels intégrés à des éléments muséographiques de type écran/clavier. Par extension, une exposition « interactive », qui a tout d'abord désigné des environnements muséographiques impliquant les visiteurs dans des activités sensori-motrices ou dans des manipulations mécaniques, en est venue, dans le sens commun, à représenter des exposition comportant des logiciels en consultation. Par contre, à l'échelle des dispositifs informatisés qui constituent des éléments d'exposition, on a assisté à un mouvement inverse de la notion, d'origine technique, et progressivement requalifiée par les implications pédagogiques<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> Ainsi la notion interactivité inspirait en 1987 des typologies établies en fonction des moyens techniques permettant différents types d'interactions entre l'homme et la machine à partir des interfaces d'entrée et de sortie (De Meester et Natali, 1987). En 1988, Natali proposait une nouvelle typologie « enrichie », basée sur une



Un vocabulaire commun à la sphère pédagogique et à la sphère technique semblerait donc avoir été capté partiellement par la sphère technique. Je pense que le phénomène est plus complexe : il relève d'une logique d'intégration, à laquelle ont adhéré de très nombreux acteurs des différents univers concernés : la diffusion des sciences, la muséologie, la didactique, la conception multimédia, les médias, la recherche en sciences humaines, etc. Si l'interactivité renvoie désormais irrésistiblement à des objets informatiques, ce n'est pas nécessairement que la sphère technique a absorbé la sphère pédagogique mais plutôt qu'un consensus suffisamment fort a permis que les deux acceptions, pédagogique et technique, soient associées au point de s'impliquer l'une l'autre tout naturellement, chacun y gagnant quelque chose. La pédagogie y gagne l'image d'innovation et de modernité portée par la technologie informatique qui représente en permanence, très concrètement, un fil des mutations permanentes, et la technologie y gagne l'ancrage dans des régimes de valeurs sociales et culturelles (le lien social, la performance pédagogique), disponibles en permanence dans le terme lui-même. Ce qui est en jeu est la création de la valeur d'innovation comme étant tout naturellement, évidemment, en même temps sociale et technique. Une telle formation sémiotique intégrée n'a d'intérêt que pour ce qu'elle neutralise et oblitère des fonctions descriptives du terme dans chacun des champs concernés : il y a incompatibilité entre la spécialisation de l'*interactivité* comme condensé de valeurs positives qui vont ensemble et toutes les autres possibilités d'usage de la notion ainsi créée. Il est presque tragique d'entendre et de lire les communications innombrables qui tentent de renégocier le champ sémantique de l'interactivité dans le champ scientifique comme « qualité », en lui appliquant des typologies, des gradients<sup>8</sup>, et en le repositionnant par rapport à des concepts qui articulent des dimensions sociales et des dimensions techniques en dehors des régimes de valeurs, comme si le terme pouvait supporter cette décondensation et cette neutralisation. C'est pourquoi, également, les interventions récurrentes sur le mode « il n'y a pas que les ordinateurs qui soient interactifs » ou bien « en quoi cet ordinateur est-il interactif ? », sont en porte à faux perpétuel par rapport aux conditions de pré-construction du terme. De ce point de vue, l'interactivité est certainement une formation idéologique qu'il n'est pas pertinent d'utiliser ou même de prétendre requalifier dans le champ scientifique. Pour autant, il me semble qu'il est d'autant plus pertinent de prendre au sérieux cette notion dans le champ des sciences de la communication. Il faudrait sans cesse préciser que l'interactivité n'est pas un concept opératoire en sciences, mais qu'elle est une notion opératoire dans le champ social, à différents niveaux, idéologiques, techniques, etc. Il y a donc certes nécessité de dénoncer le fait qu'elle soit inopérante pour questionner les phénomènes et les actions qui sont en jeu dans le développement des technologies de l'information et de la communication. Mais symétriquement, la réaction qui consisterait à en défendre l'intérêt en tant qu'objet intéressant pour les sciences de la communication, part malgré tout d'une sorte de principe de précaution inversé par rapport aux réflexes suscités par toute analyse critique : elle présuppose que la dénonciation pourrait mettre en danger la possibilité de prendre au sérieux des textes scientifiques qui la mobiliseraient. L'intercompréhension atteint là une limite, où elle débouche sur un horizon qui était imprévisible *a priori* : elle devient productive au plan scientifique parce que la nécessité de

---

échelle de relations entre un visiteur et un système technique, en fonction des implications pédagogiques. En 1995, dans le même contexte, la notion d'interactivité donnait lieu à des typologies de scénarios en fonction d'une adéquation entre le propos et l'implication du visiteur : simulations, jeux de rôles, jeux d'agencement, quizz, etc (Goldstein, Topalian, Le Marec, Pouts-Lajus, 1995).

<sup>8</sup> Littérature sur les degrés d'interactivité, sur les types d'interactivité, sur le repositionnement de l'interactivité par rapport à l'interaction, etc.

devoir opposer deux partis-pris, deux réflexes, est reconnue comme ayant été tout à la fois légitime et constructive, puisqu'elle se résout dans un gain de réflexivité croisée, dans l'approfondissement d'une connaissance mutuelle des mécanismes de structuration identitaires des démarches de chacun, à partir de la prise en compte du déplacement des représentations que l'on se fait de positions de l'autre. Le gain en retour est paradoxal : les positions individuelles initiales peuvent être renforcées, dans la mesure même où l'on est intéressé aux positions de l'autre, mais elles se modifient sensiblement pour intégrer un rapport d'altérité : celui-ci, vécu sur un mode identitaire implicite, peut-être explicité en termes scientifiques, donc partagés.

A l'issue de l'ensemble de ce processus, l'interactivité devient doublement intéressante en tant que formation discursive orientant la construction des représentations sociales de l'insertion sociale des nouvelles technologies : nécessairement et dans le même temps d'une part comme formation idéologique susceptible de coloniser et de pré-construire les questionnements dans les milieux mêmes de la recherche, et à ce titre, nécessitant une prise de position éthique du chercheur, et nécessairement dans le même temps, comme objet structurant des pratiques, des rapports entre discours et pratiques, et donc des savoirs, indispensable à étudier en tant que phénomène lié aux nouvelles technologies (ou révélé à l'attention du chercheur par l'attention portée à celles-ci).

- Avant la séance du séminaire, elle m'apparaissait intéressante parce que je l'avais rencontrée hors des discours promotionnels et/ou intellectualisants, mobilisée comme outil pour structurer des savoirs sur la pratiques, chez les professionnels et chez les visiteurs dans les musées des sciences et des techniques ;
  - Après la séance, elle m'apparaissait tout à la fois beaucoup moins « innocente » puisqu'elle était, de fait, avant d'être empruntée secondairement par des usagers et neutralisée par des bricolages sémantiques, une formation idéologique relayée parfois directement par les chercheurs dans la construction des discours sur les nouvelles technologies, mais aussi il est vrai, par les usagers. Ce n'est effectivement pas parce des usagers, implicitement innocents puisque déjà victimes d'un pouvoir, se sont saisis de la notion d'interactivité pour la retravailler hors discours d'accompagnement, que l'interactivité est « sauvée » scientifiquement ;
- L'interactivité peut être prise en charge en sciences de la communication non pas comme concept, mais comme support discursif structurant des rapports à la pratique. De ce fait elle doit également en tant que formation idéologique colonisant le discours de recherche, faire l'objet de prise de positions critiques. Car c'est dans la mesure où les deux positions deviennent nécessaires l'une à l'autre que les positions identitaires peuvent être dépassées au profit de la construction de nouveaux questionnements. C'est pourquoi, cette formation idéologique apparaissait en elle-même comme un phénomène susceptible d'être analysé dans une perspective à la fois communicationnelle et historique.

Le processus détaillé dans cet article fait apparaître quelques dimensions de l'interdisciplinarité qui permettent de construire la mise en œuvre concrète de projets collectifs. Celles-ci ne peuvent pas, selon moi, être pensées d'emblée, à moins d'en rester à des types de complémentarités indolores et consensuelles.

En premier lieu, le dialogue permet de renforcer des positions individuelles en y intégrant la possibilité de comprendre réellement des positions autres : c'est là la dimension réflexive de la pratique scientifique. En second lieu, elle permet de dépassement des alternatives binaires fondées sur des réflexes de défense identitaire et rend possible très concrètement la prise en

compte de différents niveaux de lecture des phénomènes étudiés. Elle permet d'envisager la traduction concrète en terme de protocoles de recherche, d'une position fondamentalement contradictoire face à des notions-objets tels que l'interactivité, la médiation, qui pullulent tout à la fois dans les phénomènes étudiés et dans les discours en sciences de la communication. En d'autres termes, il convient d'éviter constamment la pré-structuration des raisonnements scientifiques par des notions qui ont de fortes dimensions idéologiques et de prendre en charge les savoirs et les pratiques qui mobilisent ces notions.

#### Bibliographie :

- Barchechath (E.), Pouts-Lajus (S.). 1992. *Interactifs : une technique de l'intention : guide pratique à l'usage des professionnels de musées*. Paris : Direction des Musées de France
- De Meester (D.). et Natali (J.-P.). 1987. « Les moyens techniques de l'interactivité », *Brisés*, 10.
- Goldstein (B.), Le Marec (J.), Topalian (R.), Pouts-Lajus (S.). 1996. *Interactifs, fonctions et usages dans les musées*. Paris : direction des Musées de France
- Jeanneret (Y.). 2000. *Y a t'il (vraiment) des technologies de l'information ?* Lille : Presses du Septentrion.
- Jeanneret (Y.), Souchier (E.). 1999. Pour une poétique de « l'écrit d'écran », *Xoana*, 6/7.
- Interactivité(s), *le bulletin de l'Idate*, juillet 1985, n°20.
- Jouët (J.). 1993. Pratiques de communication : figures de la médiation, *Réseaux*, 60.
- Le Marec (J.). 1993. « L'interactivité, rencontre entre visiteurs et concepteurs », *Publics et Musées*, 3.
- Le Marec (J.). 1998. « Interactivité et multimédia : lieux commun revisités par l'usage » *Rencontres Médias 2 (1997-1998)*. Paris : Editions du centre Georges Pompidou, collection BPI en Actes.
- Natali (J.-P.). 1988. « Les outils muséographiques interactifs et leurs finalités » in *Vers une culture de l'interactivité ? Actes du colloque 19-20 mai 1988*, cité des Sciences et de l'Industrie.
- Oppenheimer (F.). 1983. « L'exploratorium, ou la liberté de comprendre », *La Recherche*, 141.
- Thomas (G.). 1988. « L'enfant et l'interactivité » in *Vers une culture de l'interactivité ? Actes du colloque 19-20 mai 1988*, cité des Sciences et de l'Industrie.